

Le communalisme du sens commun

LES ethnicités insulaires, le jeu complexe de leurs origines historiques, la subtilité des distinctions idéologiques, culturelles, religieuses qui les constituent sont un de ces cabinets secrets dont la science politique cherche périodiquement à trouver la combinaison. Au laboratoire caraïbe et antillais des études américaines correspond, de façon plus limitée certes, ce nouveau monde de l'océan Indien des études africaines. C'est un univers de variables et de combinatoires, partagé entre des traditions culturelles distinctes, sédimenté d'expériences coloniales superposées.

Il faudrait probablement s'inspirer ici des analyses de P. Bourdieu mais en les gonflant à la manière d'une certaine technique cinématographique : le communalisme des îles de l'océan Indien ou le jeu infini de la distinction... Le communalisme est un terme qui provient de l'expérience politique indienne. Il désigne au niveau le plus ordinaire l'identification — et donc l'opposition — des communautés religieuses musulmanes et hindî. La tragique partition de l'Inde et du Pakistan en 1947 est à première vue un produit du « communalisme ». C'est en fait l'abcès de fixation de toute la vie et de toute la réflexion politique indienne depuis le début de la lutte de libération nationale. C'est aussi la forme perverse des rapports des pouvoirs — de classe et régionaux — dans l'Inde contemporaine. A un moment ou à un autre, la violence des luttes politiques — violence physique — prend la forme « communale ». On voit ainsi que le communalisme n'est qu'une expérience particulière d'un phénomène bien plus général qu'on qualifie ailleurs de régionalisme, de tribalisme, de racisme. Le contenu ethnique et religieux domine dans la connotation indienne. Les conflits entre castes (tout aussi tragiques) ne relèvent pas de cette appellation : on parlera de castéisme.

Le communalisme renvoie en fait à une combinaison de trois types de phénomènes sociologiques :

- 1) La place spécifique de l'élaboration idéologique dans la construction de la classe sociale en soi et dans ses rapports aux autres classes ou groupes.
- 2) La forme et les effets idéologiques de la division du travail. Ce que M. Hechter appelle la division culturelle du travail.
- 3) Les rapports entre les différents niveaux de conscience politique : les consciences globales (« nationales »), les consciences partielles (« tribales », régionales, de classe, communales), tout particulièrement au cours du mouvement de libération nationale.

Le communalisme est donc une logique du particularisme chargée d'une connotation très négative. Pour mieux en saisir les contours, reportons-nous à l'exemple indien lui-même. L'historien marxiste indien Bipan Chandra nous explique que le nationalisme et le communalisme sont le produit du même processus historique moderne. Le communalisme n'a rien de traditionnel : il surgit dans les vides (sociaux, régionaux) du mouvement de construction nationale. Bien sûr les éléments d'identification sont anciens pour autant qu'ils comportent une charge politique populaire. La formation de la nation est un processus inégal et différentiel. Dans la mesure où le mouvement national anti-impérialiste a surtout été le fruit d'accords entre dirigeants politiques se reconnaissant entre eux, l'apparition de clientèles a conduit à la reconnaissance d'intérêts particuliers et même à la consolidation de ceux-ci. Toute l'histoire indienne de l'entre-deux guerres serait scandée par un mouvement de balancier entre nationalisme et communalisme. En fait le communalisme majoritaire, hindi, s'est payé le luxe de se présenter comme force nationaliste pour faire pièce au communalisme minoritaire, musulman. La politique coloniale de soutien aux forces communalistes a été décisive.

B. Chandra souligne l'importance d'autres facteurs idéologiques et institutionnels qui méritent d'être médités : la conception idéologique de l'histoire des groupes (ainsi la conception hindi d'une décadence indienne sous le règne musulman des Mogols) ; le rapport entre parlementarisme, clientélisme et petite bourgeoisie ; l'absence d'une politique d'union des masses dans la gauche. Évidemment cette perspective (1) pêche un peu par idéologisme,

(1) Cf. R. Thapar, H. Mukhia, B. Chandra, *Communalism and the writing of Indian history*, New Delhi, People's Publishing House, 1969, 61 p., B. Chandra, *Nationalism and colonialism in*

modern India, New Delhi, Orient, Longman, 1979, 395 p. et particulièrement « Indian national movement and the communal problem », pp. 252-274.

car l'inégal développement national est aussi et peut-être avant tout économique. La superposition, le télescopage des différentes logiques de l'inégal développement permettent des processus de substitution, de marquage et de masquage : le processus clientéliste et communaliste devient un véritable mouvement brownien. S'accélégrant dans le vase clos de l'isolement insulaire, le communalisme peut devenir ainsi un type de culture politique. C'est le détour obligé de toute interprétation, de toute action. Le piège communaliste se referme sur ceux-là mêmes qui veulent le dénoncer et le supprimer. Il reste une question fondamentale : est-ce que la véritable lutte anti-impérialiste est une lutte nationale ? Le marxisme de C. Gabriel (comme celui de B. Chandra) conclut à une charge subversive du mouvement nationaliste. Nous aurions tendance à penser que le nationalisme et le communalisme sont plus que complémentaires : ces processus politiques fonctionnent en fait à partir des mêmes prémisses et n'ont rien d'antagonique. Il resterait donc à définir une ligne anti-impérialiste qui soit à la foi anticommunaliste et antinationaliste. Le dernier avatar de la crise mauricienne de la fin mars montre que tout est possible (2) mais la réponse anticommunaliste peut-elle se défaire de cette tunique de Nessus ?

Jean Copans

(2) Voir *Le Monde*, 30 mars 1983, p. 6.